

lois contre le positivisme. Sans doute, c'est que les disciples d'Auguste Comte ont souvent dénaturé—comme Littré, par exemple—et souvent mutilé la doctrine du maître. Ils l'ont coupée, pour ainsi dire, en deux ; et d'un système à la formation duquel avaient presque également concouru l'auteur du *Pape* et celui de l'*Esquisse de l'histoire des progrès de l'esprit humain*, Joseph de Maistre et Condorcet, ils n'ont retenu que la part du second. C'est à nous qu'il appartient, dans un esprit plus impartial, de faire aussi la part du premier. Ne craignons donc pas de reconnaître qu'en dépit de ses erreurs, et d'un peu de folie—je parle au sens propre,—qui s'est mêlée parfois à ses spéculations, Auguste Comte aura été le grand " penseur " du siècle qui finit. Rendons-lui pleinement et hardiment justice. Ne doutons pas qu'une influence comme la sienne qui certes, n'a rien eu de celle qu'exerce le charme dangereux du dilettantisme ou le prestige d'un grand style, doive avoir son explication dans la justesse de quelques-unes de ses idées. Et puisque, enfin, d'un système, je l'ai dit et j'aime à le répéter, il n'y a jamais que les morceaux qui soient bons, ne pensons donc ni ne nous obstinons surtout à raisonner en bloc, et tâchons plutôt d'absorber en nous, pour nous l'incorporer, ce qu'il y a de vrai dans la doctrine.

Or, si nous nous plaçons à ce point de vue, nous en tirons ce grand avantage de pouvoir poser comme fait, et comme fait historique—c'est-à-dire objectif,—tout ou presque tout ce que nous avons dit du besoin de croire. C'est un fait que la Révolution française a essayé de revêtir, et, autant qu'il était en elle, de développer en son cours, les caractères qui sont ceux d'une religion. C'est un fait que le fonds d'un Romain, comme on l'a dit, était " l'amour de la patrie ", et que si Rome a conquis le monde, c'est qu'elle s'est crue de tout temps destinée à le conquérir. C'est un fait que Kant a écrit, et dans le sens que vous avez vu, qu'il " se proposait de substituer la croyance au savoir ". C'est un fait qu'une morale indépendante, ou entièrement dégagée de toute métaphysique et de toute religion, n'est pas une morale. Si le positivisme ne peut pas nier ces faits, il est donc, de par son principe, obligé d'en tenir compte. Ils ont, pour lui, comme pour nous, exactement la même consistance que ceux dont l'ensemble forme la physique ou l'histoire naturelle. L'élévation de la colonne de mercure dans le baromètre est un fait et le caractère apocalyptique de la Révolution française en est un autre. La relation de ce caractère avec le " besoin de croire " est également un fait. C'est ce que ne peut nous refuser aucun positiviste, et, s'il ne nous le refuse pas, ou en nous le refusant, s'il vicie manifestement son principe, nous n'en demandons pas davantage... pour commencer.

Je dis : pour commencer. C'est qu'en effet—pour ne rien dire du maître et de sa religion de l'humanité,—plusieurs positivistes ne s'en tiennent pas là. Connaissiez-vous Cournot ? Il n'est pas très connu ; il ne l'est pas assez ; et je le compte parmi les philosophes de ce temps dont la valeur a passé de beaucoup la réputation. Il a écrit quelque part : " La langue que nous parlons n'est, après tout, qu'une langue comme une autre ; le gouvernement qui nous régit est un gouvernement comme un autre—ces lignes